

N° 25 - décembre 2010



SOMMAIRE

BOSC ENFANT DES LUMIERES - Gérard Tardif - p.2 à 5

LES PERSONNAGES QUI VECURENT A SAINT-LEU - Daniel Marty

(Texte de la conférence donnée par Daniel Marty, le 25 avril 2009, à la Maison Consulaire de Saint-Leu) - **p.6 à 15**

Le jardin de l'orthographe : **LE CHERCHEUR ET LA MINISTRE - Olivier Haenel - p.16 à 18**

Infos : programme des conférences, repas de fin d'année, AG ... p.19 à 20

BOSC ENFANT DES LUMIERES

*Un ouvrage d'Antoine Da-Silva
Publié par l'association Le Chemin du Philosophe*



Bien peu de littérature était disponible sur ce grand naturaliste, né à Paris le 29 janvier 1759 et mort le 10 juillet 1828, jusqu'à la parution de l'ouvrage en référence.

Pourquoi s'intéresser à ce personnage ? Parce qu'il a vécu, contraint et forcé, en ermite réfugié fuyant la Terreur, dans un coin de la forêt de Montmorency où il a souhaité être enterré, auprès de sa fille morte en bas âge. Et aussi parce que le collège de Saint-Prix porte son nom.

Ce petit résumé biographique a donc pour but de vous faire mieux apprécier cette personnalité aux multiples facettes et de remercier l'auteur de nous avoir permis de mieux le découvrir.

Louis Augustin Guillaume Bosc d'Antic - le pseudonyme d'Antic accolé au nom de famille Bosc fut utilisé par son père Paul lorsqu'il demanda son affiliation à une loge maçonnique suisse durant ses études au séminaire - était le fils de Paul Bosc d'Antic, médecin et chimiste à la Manufacture royale de glaces de Saint Gobain, et l'héritier d'une famille protestante cévenole. Il fit ses études comme pensionnaire à Dijon avant d'être placé par son père au Contrôle général des Finances en 1777. Il fut ensuite nommé à la Poste aux Chevaux en juillet 1778. Il fréquente alors le Jardin du Roi, futur Jardin des Plantes et se passionne pour la minéralogie. Il suit aussi les cours du célèbre botaniste Jussieu et côtoie les grands naturalistes de l'époque : Buffon, Daubenton et Romé de l'Isle.



Madame Roland à la
Conciergerie

Il fréquente également le célèbre couple Roland dont il ne trahira jamais l'amitié. Sollicité en août 1785 pour accompagner l'expédition autour du monde de Philippe Picot de Lapeyrouse, il refuse, sur les conseils de Madame Roland, pour fonder en 1787 la première société linnéenne du monde, la Société linnéenne de Paris, qui deviendra la Société d'histoire naturelle. Il applique alors à l'étude des insectes le même système de classification que celui conçu par Linné pour les plantes.

Entré au Club des jacobins en décembre 1790, nommé administrateur des Postes en 1792, il sera entraîné par la disgrâce de son ministre Clavière et destitué le 31 mai 1793. Il se réfugie dans la forêt de Montmorency, à l'ermitage de Sainte Radegonde, composé d'un bâtiment d'habitation, de communs et d'une chapelle, le tout sur huit arpents de terre : « Bosc, naturaliste distingué, administrateur des postes et des hospices sous le ministère de Roland, était de ceux qui durent fuir pour se soustraire à l'échafaud après le triomphe de Robespierre sur les Girondins. Il chercha refuge dans cette solitude. L'éloignement des chemins fréquentés, le costume de paysan qu'il avait soin de revêtir, ses travaux manuels, pouvaient éloigner les soupçons, détourner les recherches ; [...] on raconte que Robespierre qui habitait alors l'Hermitage, se promenant dans la forêt accompagné d'un représentant du peuple, rencontra un paysan hâve et déguenillé, dont la ressemblance avec Bosc était frappante. Ne serait-ce pas Bosc lui-même demanda la montagnard ? Non, répondit



Robespierre distraitemment, il y a longtemps qu'il doit être guillotiné ; [...] mais il en était réduit à se nourrir de racines et des quelques œufs que lui donnait une poule, le seul soutien véritable de son existence... » Il semble qu'une telle misère soit à son comble et que rien ne puisse l'augmenter. Hélas ! un oiseau de proie fond sur la poule, la blesse grièvement ; Bosc accourt, la délivre, la soigne ; il espère la guérir ! (in Enghien et ses environs par E.de Girardin, C.Brainne , V.Poupin - Réédit. 1987).



Le 25 septembre 1791, au cours d'une grande fête, il avait inauguré à Émile (le nom révolutionnaire attribué à la ville de Montmorency), le buste de Rousseau taillé dans une pierre de la Bastille. C'était, selon une gazette du temps « *un rocher de pierre de Champeau, de forme et de couleur pittoresques* » ; il était surmonté d'un buste à l'image du penseur. Au jour de l'inauguration, les maires des communes voisines, Saint-Gratien,

Montlignon, Margency, Eaubonne et Montmagny, arrivèrent en cortège avec de nombreuses délégations. Ils précédaient une pierre de la Bastille, sur laquelle était gravée, au trait, l'effigie de Rousseau au-dessous de laquelle on lisait :

*« Philosophe doux et modeste
Il a connu les droits de l'humanité :
C'est dans cette vallée
Que, contemplant l'image de la divinité,
Il a fait le Contrat social,
La base de notre constitution. »*

Le monument fut démoli sous la Restauration et la plaque « *faite d'une pierre de la Bastille* » repose aujourd'hui au musée de Montmorency. (André Savignon, *J.-J. Rousseau à Montmorency*, in : Madame et Monsieur, 1912, p. 894-895).

C'est à cette même époque qu'il avait appris que l'ermitage de Sainte Radegonde, confisqué comme bien ecclésiastique, était mis en vente par le maire de Bouffémont. Désolé à la pensée qu'un nouveau propriétaire puisse lui interdire l'accès du bois où il a coutume de venir rêver et travailler, il persuade son ami Bancal des Issarts d'acquérir Sainte Radegonde le 14 février 1792.



On peut d'ailleurs trouver parmi les manuscrits conservés au muséum l'ouvrage intitulé *Araignées de la forêt de Montmorency décrites et dessinées par Louis Augustin Guillaume Bosc pendant qu'il était caché à Sainte Radegonde lors de la Terreur* (sept.1793). Bosc décrit ainsi ce paradis du naturaliste : « *C'est un coin de forêt sauvage, marécageuse, au calme impressionnant. En ces solitudes parfumées, ce n'est que (sic) des bourdonnements d'insectes, des chants d'oiseaux, des bruissements de feuilles, un lapin qui file dans les fougères, une couleuvre ou un lézard vert qui s'enfoncent sous les hautes herbes.* » Il abrite dans sa propriété quelques personnalités persécutées par la Terreur, notamment Jean-Marie Roland, Louis-Marie de La Revellière-Lépeaux et Creuzé-Latouche. Il devient le tuteur d'Eudora Roland, fille des Roland, après la mort de ses parents - Madame Roland avait été exécutée le 8 novembre 1793. Jean-Marie Roland quitta Sainte Radegonde le 28 juin 1793 pour se terrer à Rouen. Ayant appris la mort de sa femme, il se suicida le 10 novembre 1793 sur la route de Rouen à Radepont, près du château de Coquepot où son corps sera enterré sans cérémonie sur ordre des conventionnels en mission Legendre et Delacroix. On trouva sur lui ce billet : « *Qui que tu sois qui me trouves gisant ici,*

respecte mes restes ; ce sont ceux d'un homme qui est mort comme il a vécu, vertueux et honnête » -



La Revellière-Lépeaux, nommé membre du Directoire, permit à Bosc de partir pour les États-Unis. Le 6 juillet 1797, Bosc fut nommé Consul de France à Wilmington et le 30 juin 1798 à New York. Il profita de son séjour aux États-Unis pour faire de la botanique.

À Charleston, Bosc vécut dans la demeure de son ami botaniste André Michaux et de son fils, installés là depuis 1785, et qui pourvoyaient le vieux continent en grands arbres d'Amérique (liquidambars, thuyas, séquoias, épicéas, etc.). Il constate que la flore de la Caroline du Sud est comparable à celle de Sainte Radegonde. N'ayant pu obtenir l'exequatur du président Adams, Bosc revient en France le 30 novembre 1798. Devenu un temps administrateur des hospices et prisons, il obtient en 1803, après un voyage en Suisse et en Italie proposé par Cuvier, un poste dans les jardins et pépinières de Versailles. Il avait entre-temps publié avec Thouin, en 1801, deux des tomes du *Cours complet d'agriculture*. En 1806, il est nommé Inspecteur des pépinières du Ministère de l'Intérieur et élu membre de l'Académie des sciences.

La Revellière-Lépeaux avait acquis en 1796 les domaines de Belmont et de Méry. En 1811, il s'installe à Domont, dans la maison prieurale proche de l'église, et utilise la corde sensible pour attirer Bosc : « ...de Domont à Sainte Radegonde, il n'y a que la distance d'une promenade... ». Trois ans plus tard les destins se séparent : alors que La Revellière subit l'occupation et le sac de sa maison par les troupes prussiennes, Bosc reçoit l'hommage universel des souverains étrangers qui lui font l'honneur de lui demander une visite et un entretien sur l'objet ordinaire de ses études. « *L'empereur Alexandre voulut entretenir un homme dont la vie avait été consacrée à l'étude d'une science qui, en fécondant les terres, enrichit les États. Il passa une soirée chez Monsieur Bosc. L'Empereur d'Autriche, François II, eut le jour suivant une conversation de plusieurs heures avec lui sur les sciences naturelles et désira lui laisser un honorable témoignage de son estime.* »

Bosc est désormais un homme public dont on fixe les traits pour la postérité comme en témoignent une gravure, une peinture à l'huile et même une sculpture de David d'Angers.



En 1819, il est appelé par le duc Decazes au Conseil d'agriculture. Il entreprend alors la comparaison de 1400 espèces de vignes qui avaient été réunies dans les pépinières du Luxembourg. Il poursuit son étude sur le terrain en explorant les cinq vignobles les plus renommés de France.

En 1825, sa nomination comme « Professeur de Culture » au Jardin des Plantes est un retour dans la gloire au lieu où il avait commencé sa carrière. Il participe encore aux *Suites à Buffon*, où il traite des coquilles, des vers et des crustacés.

Lorsqu'il meurt le 10 juillet 1828, ses pairs lui rendent hommage. Sainte-Radegonde avait été vendue au Prince de Condé trois jours auparavant. Bosc est alors enterré en forêt auprès de sa première fille Zoé, morte en 1801. Bancal des Issarts lui avait cédé deux perches de terrain dans son domaine de Sainte Radegonde pour ensevelir son enfant. Telle est l'origine du petit cimetière où Bosc repose auprès des siens. Le cimetière réunissait encore en 1901 les dix sépultures de Bosc, de son épouse Suzanne, de sa fille Zoé, de son fils Aristide mort en 1841, de sa fille Ceciliane

morte en 1854, de son gendre Eugène Soubeiran et de l'un de leurs enfants, de sa fille Clémentine morte en 1897, de son gendre Alexandre Beljama et de l'un de leurs enfants. Seule sa fille Floralie née en 1802 n'y était pas enterrée.

Les pépiniéristes composèrent en son hommage deux variétés de poires : la Beurrée Bosc et la Calebasse Bosc ; les botanistes baptisèrent trois plantes qu'il avait particulièrement aimées : le *Paspalum Stoloniferum Bosc*, la *Pinus adunca Bosc* et la *Boscia Senegalensis*.

Quelle meilleure conclusion à ce texte qu'une citation de Bosc lui-même : « **C'est plutôt comme homme de bien et comme ami de ma patrie, que comme savant, que je désire être présenté. Ce résultat a été l'objet de toute ma vie.** »



Nous vous invitons bien entendu à rejoindre **l'association « Le chemin du Philosophe »**, qui est à l'origine de la sauvegarde et de la réhabilitation du cimetière Bosc ainsi que de la création d'un itinéraire de réflexion et de méditation agrémenté de panneaux commentés, facilement accessible (peut-être trop !) à partir du **château de la Chasse**¹. Vous trouverez toutes les informations sur leurs sites internet : <http://cheminduphilosophe.monsite-orange.fr/> <http://perso.orange.fr/cheminphilo/>

¹ Eginhard, chroniqueur de Charlemagne, décrit déjà à son emplacement un château fort imprenable et dénommé « Castellum de Chassia » (du mot gaulois *cassanos*, le chêne). Réédifié au XII^e siècle. par Mathieu de Montmorency, il s'appelait en 1400 « Chasse-Momay » et se composait d'un donjon carré, flanqué de quatre tours avec un double fossé. Le 21 avril 1429, trois cents anglais s'en emparèrent et, de là, allèrent piller l'abbaye de Chelles. En 1460, il appartient à Jean de Montmorency. Il passe aux princes de Condé sous Richelieu. En 1728, le petit fils du Grand Condé en fit couper les tours et le recouvrit de tuiles. Acquis par Louis Bonaparte, il fut l'un des buts de promenade favoris de la reine Hortense avant de revenir en 1815 au dernier des Condé qui en fit un de ses rendez-vous de chasse. Légué à la Baronne de Feuchères avec le reste de ses propriétés, vendu à M. de Thannaron, transformé en guinguette, son dernier propriétaire s'appelait M. Corbin. Classé monument historique en 1933, propriété d'une société de chasse, en partie ruiné, le château est devenu la propriété de l'ONF en 1973. Sa rénovation date du début des années 1980.

LES PERSONNAGES CÉLÈBRES QUI VÉCURENT À SAINT-LEU

(Texte de la Conférence donnée par Daniel Marty le 25 avril 2009 à la Maison consulaire de Saint-Leu-la-Forêt)



Nous avons la chance d'avoir parmi nous Madame Renée Doria de l'Opéra que je remercie de sa présence.

Je vais donc vous dessiner six portraits de personnages qui ont habité Saint-Leu. Le premier fera un peu la liaison entre ma dernière conférence et celle d'aujourd'hui. On reparlera de Wanda Landowska car je ferai le portrait de Denise Restout qui a été sa collaboratrice pendant de nombreuses années. C'est donc par elle que je commencerai et ensuite nous irons dans d'autres

domaines de l'art, que ce soit la peinture ou le chant. Nous aurons une variété et je pense même qu'avec les recherches que j'ai faites on pourra peut-être un jour avoir une suite sur ce même sujet.

DENISE RESTOUT



Elle est née à Paris en 1915. Elle avait six mois lorsque ses parents sont venus s'installer à Saint-Leu au 30 rue du Plessis (aujourd'hui rue de la Forge). Elle a pu durant toute son enfance voir passer les chevaux des paysans et leurs attelages qui se rendaient dans la plaine alors agricole car Saint-Leu était encore, à cette époque, une commune rurale.

Elle reçut le baptême en l'église de Saint-Leu et y fit également sa première communion.

Elle avait dix ans lorsque Wanda Landowska fit l'acquisition d'une maison avec un grand jardin à Saint-Leu. Nous ne savons pas si Denise Restout l'apprit, elle n'a rien laissé d'écrit à ce sujet. Ses parents aimaient beaucoup la musique et sa maman jouait du piano ; elle initia de bonne heure sa fille au clavier. À

l'adolescence, la fillette avait deux passions : le dessin et la musique. Aussi passa-t-elle les concours pour rentrer d'une part à l'École des arts appliqués et d'autre part au Conservatoire national de musique de Paris ; elle fut reçue aux deux.

Après quelques hésitations, sa préférence alla à la musique. Elle avait déjà appris le solfège, l'harmonie, le contrepoint même. Elle avait connu plusieurs professeurs de piano et travaillait jusqu'à huit heures par jour, c'est dire si c'était sérieux et professionnel. Malgré de bons résultats dans ses études musicales, elle n'était pas entièrement satisfaite et doutait de son avenir comme pianiste.

Sa mère lui suggéra de consulter Wanda Landowska. Denise n'osait pas demander une entrevue, et sa mère, plus hardie, le fit pour elle. Rendez-vous fut pris pour un après-concert en 1933. Denise Restout s'installa près de Wanda Landowska et vit défiler toutes les personnalités qui avaient assisté au concert et venaient féliciter Wanda. La petite jeune fille regardait passer, toute ébahie, ces grands noms de la musique.

Après le départ des personnalités, elle resta seule avec Wanda qui lui demanda « *Que voulez-vous savoir ?* » La timide Denise lui confia que l'étude du piano ne la satisfaisait pas et qu'elle était attirée par l'étude de l'orgue. Wanda lui dit qu'elle connaissait très

bien les trois plus grands organistes de l'époque : Joseph Bonnet, Marcel Dupré et André Marchal ; mais avant de lui donner une recommandation, elle devait l'entendre, et elle lui demanda de revenir pour jouer quelques pièces. Rendez-vous fut pris pour le mardi suivant. Après l'exécution par Denise d'un *Prélude et fugue* de Bach et d'un morceau de Debussy, Wanda lui dit : « *Je vais vous faire un mot de recommandation pour Joseph Bonnet.* » Puis brusquement elle demanda : « *Aimez-vous le clavecin ?* » Denise lui répondit : « *Bien sûr, j'aime beaucoup cet instrument.* » « *Eh bien, dit Wanda, venez à ma prochaine leçon publique et venez vous approcher de cet instrument* ». Ce qui fut fait et à partir de ce jour et pendant trois ans, Denise suivit les cours d'orgue avec Joseph Bonnet et les cours de clavecin avec Wanda.

Wanda allait organiser son équipe à Saint-Leu et il lui fallait certaines personnes qui soient polyglottes, ce que n'était pas Denise - on va voir que cela a une importance - en revanche, elle était apte sur le plan des pratiques musicales et des recherches en bibliothèque. Wanda avait souvent recours à ses meilleures élèves pour copier des œuvres rangées dans les armoires des bibliothèques. À l'époque tout se faisait à la main et il n'existait pas de photocopie.

Cette période de six années permit à Denise de connaître le clavecin et son répertoire, de suivre Wanda dans ses tournées et de tenir le continuo dans l'enregistrement du *Concerto en Ré mineur* de J.S.Bach en 1938. Et aussi de connaître parfaitement le fonctionnement du clavecin grâce aux visites qu'elle avait faites à l'usine Pleyel de Saint-Denis. C'était une recommandation faite par Wanda à ses élèves. Pour bien connaître l'instrument, on allait voir la fabrique, le facteur, l'instrument lui-même.

À l'approche de la guerre, la saison estivale de concerts de 1939 fut annulée à Saint-Leu. Wanda Landowska, qui était pourtant renseignée sur le danger que pouvait représenter une occupation allemande, restait chez elle. Sachant que tout son capital était là, à Saint-Leu, elle retardait le plus possible son départ. Sa fidèle Elsa Schünicke, qui l'accompagnait depuis longtemps, et était un peu l'intendante de la maison de Saint-Leu, cette Elsa était de nationalité allemande et fut internée dans un camp, dès la guerre déclarée. Elle n'était donc pas là pour préparer le départ de Wanda Landowska de Saint-Leu. C'est pourquoi Denise Restout se dévoua et aida Wanda lorsqu'il fallut quitter Saint-Leu le 10 juin 1940. Elles allèrent toutes les deux jusqu'à Blois car Wanda savait qu'un de ses anciens élèves habitait là. À Blois, la pression des armées allemandes se manifestait toujours ; Les deux femmes poursuivirent donc leur route vers le sud jusqu'à Montauban, puis elles arrivèrent à Banyuls-sur-Mer où elles retrouvèrent le fameux sculpteur Aristide Maillol qui était d'ailleurs venu à Saint-Leu plusieurs fois - il existe des photos où il est en compagnie de Wanda - et qui leur trouva un gîte. D'après les explications qu'en a donné Denise, c'était semble-t-il assez folklorique. « *C'était un petit trois pièces où logeaient sept ou huit personnes* » et en plus il y avait un très mauvais vieux piano sur lequel Wanda continuait à faire ses gammes ce qui était paraît-il atroce à entendre. La propriétaire, en écoutant la musique de Wanda, dormait très bien sur sa petite chaise : cela lui convenait !

Denise était partie vers le sud. La France était coupée en deux zones, une zone libre et une zone occupée, séparées par la ligne de démarcation. Elle se trouvait en zone sud ce qui était bien pour elle car elle s'était éloignée des Allemands. Mais comment revenir à Saint-Leu où elle avait laissé ses parents... Elle avait des nouvelles au compte-gouttes. Il existait des imprimés qui se substituaient aux lettres et où l'on mettait oui ou non en réponse à des questions imposées. On ne savait donc pas grand-chose.

Elles apprirent au bout de quatre mois, c'est-à-dire en octobre 1940, que la maison de Saint-Leu avait été pillée par une organisation de nazis qui récupérait les biens des Juifs car Wanda Landowska était juive d'origine, bien que non pratiquante.

En apprenant cela, Denise décida de remonter à Saint-Leu retrouver ses parents et voir ce qui s'était passé dans la maison. Elle passa l'hiver avec ces derniers car elle savait que Wanda était à l'abri à l'autre extrémité de la France. Elle reçut à Saint-Leu une lettre de Wanda l'informant qu'elle avait décidé de partir pour l'Amérique et lui proposant, si elle le voulait bien, de partir avec elle. Ce qui fut fait.

Elles traversèrent l'Espagne en 1941 pour embarquer à Lisbonne en novembre à destination de l'Amérique.

Elles arrivèrent le 7 décembre 1941. Jour un peu particulier, car c'était le jour du bombardement de Pearl Harbour ; on les retint car elles arrivaient sans visa. (Wanda Landowska avait fait des tournées en Amérique, mais 14 ans auparavant). Elles se présentèrent aux autorités en disant qu'elles avaient des relations à New York et elles furent « parquées » à Ellis Island. Là un de leurs anciens amis - Doda Conrad, que j'ai connu- réussit à les faire sortir.

À plus de soixante ans, Wanda Landowska organisa à nouveau sa vie pour la troisième fois. Elle n'avait rien, pas de fortune. Elle avait juste avec elle un clavecin, et ce clavecin va lui permettre tout de suite de vivre, de donner un concert avec beaucoup de succès, de donner des leçons. Denise fut extrêmement utile auprès de Wanda car elle connaissait l'organisation nécessaire à celle-ci pour travailler et savait ce que cette dernière aimait trouver auprès d'elle.

Les premiers jours, il lui fallait répondre au téléphone, ce qui n'était pas facile car elle n'avait aucune notion d'anglais. Elle était jeune et elle s'y est mise. Elle va accompagner Wanda pendant toute sa carrière américaine. Au début Wanda a donné des concerts à la radio, dans les salles de concert et s'est consacrée aussi à l'enseignement. Elle a même donné des cours publics dans son appartement qui était sûrement assez vaste, puisqu'il pouvait contenir une centaine d'auditeurs.

Ensuite, Wanda s'est installée à Lakeville où elle mourut en 1959.

Les dernières années de sa vie, elle réalisa des enregistrements dans sa maison. Les enregistrements américains de cette époque ont donc eu lieu à son domicile, comme elle l'avait fait en 1935-36 à Saint-Leu dans sa salle de musique.



Denise Restout fut la 'vestale' qui conserva le souvenir de Wanda pendant toute sa vie. Elle organisa la maison de Lakeville pour en faire un Landowska Center. Ensuite elle fit publier des inédits en disques mais elle rassembla aussi la plupart des textes que Wanda avait écrits, - car Wanda publiait beaucoup d'articles - sous le titre *Landowska on music*, paru en Amérique en 1964 ; cet ouvrage a fait beaucoup pour la mémoire de Wanda Landowska. Il n'y a pas

beaucoup de biographies, même d'œuvres concernant sa musique, disponibles actuellement. Ensuite Denise donna des leçons, entretint non seulement le souvenir de Wanda mais aussi sa maison. Malheureusement elle est morte le 9 mars 2004 à 89 ans. Elle avait beaucoup encouragé l'association des Amis de Wanda Landowska et encouragé aussi ce cher Ruggero Gerlin qu'elle avait très bien connu avant la guerre. On lui doit beaucoup et je suis content aujourd'hui d'avoir pu lui rendre cet hommage.

RELLYS



Nous allons changer de registre et je vais vous parler de Rellys.

Lorsqu'il vint s'installer à Saint-Leu, rue Voltaire, Rellys n'était plus un jeune homme. Il avait accompli une belle carrière au café-concert, au théâtre et au cinéma.

Je l'ai croisé quelques fois à la gare de Saint-Leu où il prenait le train pour aller à Paris où il jouait à ce moment-là

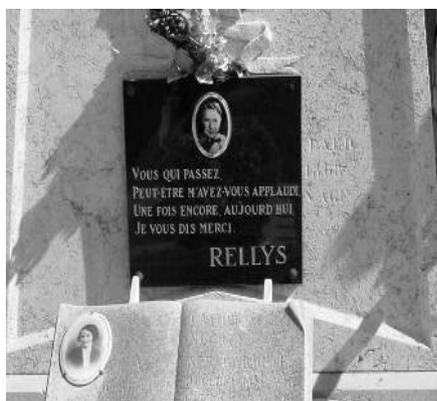
une opérette à la Gaîté-Lyrique.

De son vrai nom Henri-Marius-Roger Bourelly, il était né à Marseille le 15 décembre 1905 et son premier métier était pâtissier d'où son surnom « La brioche ». Il a du goût pour la chansonnette et plutôt pour le répertoire de comique troupier - on est loin de Wanda Landowska - qu'il exerce en amateur. Puis, à la faveur d'un concours qu'il gagne, il monte en 1925 sur la scène de l'Alcazar à Marseille. Il devient professionnel du spectacle en 1930.

Il participe à des tournées de music-hall avec un numéro où il imite Maurice Chevalier et Joséphine Baker. Je ne sais pas ce que cela pouvait donner ! Vedette locale, ayant parcouru le midi et l'Afrique du nord, il vient à Paris et joue dans des revues. Il rencontre Marcel Pagnol qui le fait tourner dans *Merlusses* en 1935 et dans *César* en 1936. Il reste marqué par son accent méridional et son allant de comédien.

Il devient vedette pendant la guerre en s'investissant dans le rôle de *Narcisse* en 1940 où il se livre à un tas de facéties, pilotant un avion dont il ignore le fonctionnement, se déguisant en Tante Clarisse et menant avec entrain cette comédie débridée. Ce n'est pas très intellectuel mais c'est efficace. Je me souviens l'avoir vu à l'époque. Sa présence au cinéma va déborder la comédie marseillaise et il tourne un nombre incroyable de films avec de très nombreux réalisateurs. On le voit aussi dans *les Pieds nickelés* et dans *Crésus* de Giono. Il est Ugolin dans *Manon des sources* de Pagnol, la première version. Il tourne ensuite *Heureux qui comme Ulysse* d'Henri Colpi.

Pendant quelques années il bricolera pour la télévision, alternant l'entretien des fleurs de son jardin de la rue Voltaire avec des rôles secondaires dans *Les Cinq dernières minutes* à la télévision.



La tombe de Rellys



Bientôt il retournera à Marseille où il s'éteint à l'hôpital Sainte Marguerite le 20 juillet 1991.

Il repose au cimetière Saint-Pierre de Marseille où l'ont précédé Alibert et Vincent Scotto.

Voici tout ce que j'ai pu réunir sur ce cher Rellys dont certains d'entre vous se souviennent sûrement.

PIERRE-MARIE CHAPUIS, artiste peintre

C'est à Paris en 1863 que naît le peintre Pierre-Marie Chapuis. Sa famille n'est pas riche. Son père travaille dans l'administration théâtrale. Le jeune Pierre suit les cours de dessin de la ville de Paris. Il passe le concours d'entrée à l'École des Beaux-arts, le réussit mais ne peut suivre la scolarité en raison des faibles moyens de sa famille.



Chapuis Taverny Place de la Fontaine 1917

Grâce à son père, il entre en apprentissage comme décorateur de théâtre. Cet emploi durera quatre années. Il en sortira avec une formation solide. En revanche, sa santé ne l'est pas. Les exigences du théâtre ne conviennent pas à sa constitution fragile. Il décide donc de se consacrer uniquement à l'art de la peinture qu'il va désormais exercer en une période marquée par de multiples bouleversements

artistiques.

Je vous rappelle qu'il est né en 1863. Que s'est-il passé pendant cette deuxième moitié du XIXe siècle ? L'arrivée des impressionnistes, les fauves, les cubistes, les non-figuratifs puis les symbolistes et autres. Chapuis reste sage. Les sujets choisis sont ceux qui l'entourent : paysages de villes selon ses domiciles ou selon la saison. Il peint peu de portraits. Toutefois il n'hésite pas à mettre des personnages dans ses paysages. Il pratique en général la peinture à l'huile mais ne dédaigne pas le pastel, le lavis, le crayon et plus rarement le fusain. En étudiant ses œuvres, on peut penser que Chapuis était assez casanier. Ses sujets sont la banlieue parisienne, Trouville et Paris. Vous me direz, le sujet est vaste...

Pour la banlieue parisienne, c'est à Saint-Leu bien sûr que nous allons reparler de lui. À l'image des impressionnistes il travaillait sur le motif, c'est-à-dire qu'il allait dans la campagne, ce qui ne se faisait jamais auparavant.

Est-ce pour cela que ses tableaux sont plutôt des petits formats ?

Évidemment, lorsque l'on peint sur le motif, il est plus commode de se promener avec un petit format qu'avec un grand tableau.

C'est en 1912 que Chapuis vient loger à Saint-Leu d'où toute une série de tableaux sur Saint-Leu, Taverny et Saint-Prix.

Chapuis Saint Leu 1915



Les villages l'inspirent et la forêt également. En 1915, il croque des permissionnaires en uniforme, en discussion sur la place de la Mairie à Saint-Leu. Cette scène est la propriété de la commune de Saint-Leu, un charmant tableau où les pioupious ont encore des éléments rouges dans leurs uniformes, ce qui était évidemment fort dangereux pendant cette guerre de 1914-18. Au début, les soldats se sont fait descendre à cause de cela. Tel un reporter, Chapuis peint les rues pittoresques, *La rue de l'Ermitage*, *De vieilles petites maisons prises dans la rue de la Marée* et nous fait connaître sa famille dans d'autres tableaux dont je vous livre les titres : *Ma fille Suzanne*, *Autoportrait*, un deuxième *Autoportrait de profil* et *Les Chaussons de mon fils*. Nous savons ainsi qu'il avait au moins un fils et une fille.

Est-ce parce qu'il a beaucoup peint Trouville qu'on le rapproche de Boudin ? Les sujets traités sont évidemment les mêmes, mais les deux artistes ont quarante ans de

différence et ils ont donc subi des influences nombreuses et fortes en assimilant selon leur propre nature les nouvelles techniques.

En 1932, Chapuis quitte Saint-Leu pour s'installer à Paris où il s'éteint en 1942, laissant une œuvre importante.

Il y a quelques années il y a eu une exposition à Trouville et une autre à Pontoise (pour laquelle j'avais prêté des tableaux) qui ont eu beaucoup de succès.

Vous savez qu'une rue de Saint-Leu porte son nom.

Voilà pour ce cher Chapuis.

Maurice William JULHES



Je vais vous parler maintenant d'un caricaturiste que tout le monde ne connaît sans doute pas.

Il avait fière allure Monsieur Julhès. Toujours bien habillé, bien chaussé, élégamment chapeauté, les habitants de la rue Cognacq-Jay le saluaient lorsqu'il se dirigeait vers la gare, assez souvent, car il allait porter ses dessins aux quotidiens et aux magazines à Paris.

Son fils Jean, âgé d'une dizaine d'années, allait à l'école à Saint-Leu.

Sa femme était élégante, un peu sophistiquée, ce qui surprenait dans ce quartier où l'originalité n'était pas très bien vue. Il n'y a pas d'attaque. Sa femme était d'origine étrangère, je ne le savais plus mais quelqu'un m'a rappelé qu'elle devait être polonaise.

Maurice Julhès était né à Sannois en 1895, une ville propice aux peintres (Utrillo a résidé à Sannois). Il fréquenta les Arts Décoratifs. Il tenta les Beaux-arts et y fut admis. Assez rapidement, il se dirige vers le dessin humoristique. Derrière la caricature, on sent la rigueur du très bon dessinateur. Très rapidement, les journaux lui réclament des dessins et il répond positivement ; ceci ne nous empêche pas de faire la liste, non exhaustive, car elle serait trop longue, de certaines des publications qui ont reçu ses dessins.

Les premiers sont publiés en 1914 - il avait alors dix-huit ans - dans l'almanach



Naudeau et dans *Les Pages folles*. À partir de la guerre 1914-1918, il publie dans *Le Grand Guignol* et en 1922 dans *Le Canard Enchaîné*.

De temps à autre, on trouve ses dessins dans des revues plus légères, aux noms évocateurs : *Frou-frou*, *Paris Flirt*, *Vénus*, *Bagatelle*... mais aussi dans *Jeunesse Magazine*, *Le Guignol Enchaîné*, *Le Chat noir*, tous plus sérieux, ainsi que dans *Le Miroir du Monde* ou dans *L'Oreiller*.

En 1931, il pratique le dessin humoristique publicitaire ; c'est une nouvelle chose. Il glorifie ainsi

l'automobile Rosengart dans une série de dessins très réussis.

En suivant sa carrière, on s'aperçoit que son activité reste importante durant la Deuxième Guerre mondiale. Cela lui sera reproché et lui vaudra deux ans de suspension à la Libération.



Pendant cette interruption, il se consacre à l'illustration de livres comme *Les Chansons de Bilitis* de Pierre Louÿs, qui n'ont cependant pas été édités. Il y a donc un exemplaire unique de l'œuvre de Pierre Louÿs, proposé très récemment sur Internet à 15000€.

Les poètes que Julhès a illustrés sont beaucoup plus sérieux que les revues évoquées précédemment : Charles Baudelaire, Arthur Rimbaud, Paul Verlaine, Boris Vian... Il s'agit d'éditions luxueuses à faible tirage dans lesquelles le dessin reste léger, les couleurs à l'aquarelle porteuses de fraîcheur. Il a une patte très reconnaissable.

Si vous vous amusez à chercher dans les vieilles revues, vous trouverez sûrement le nom de Julhès.

Certaines publications comme *l'Almanach Vermot* lui demandent chaque année des dessins. En 1962, une exposition a réuni dans une galerie parisienne beaucoup de ses peintures de paysages. J'avoue que je n'avais jamais eu connaissance de cet art du paysage qu'il a pratiqué. Je ne connaissais que ses dessins.

Il paraît qu'il avait créé à une certaine époque une auberge dans la vallée du Sausseron dans laquelle venaient des artistes qui y trouvaient une excellente ambiance fort sympathique. Il a continué à livrer des dessins à la presse jusqu'à un âge avancé .

Il meurt en 1985 à Boulogne-Billancourt.

Nous allons changer de registre, c'est le moment de le dire, pour aborder l'art lyrique



Suzanne JUYOL



C'est dans le train allant à Paris que j'ai rencontré Suzanne Juyol pour la première fois. La fumée des cigarettes des voyageurs ne la dérangeait pas car elle-même fumait avec un grand plaisir. Je n'osais lui parler mais je la regardais et je trouvais qu'il y avait un monde entre la voyageuse et la Marguerite de *La Damnation de Faust* que j'avais entendue et vue à l'Opéra Garnier quelque temps auparavant. Entre la villa de Marguerite Joye dont je vous parlerai après et celle de Suzanne Juyol, il n'y avait que quelques maisons, rue du Général de Gaulle. Il y avait un horloger à l'époque, Alizert, un marchand de fleurs dont le terrain a été loti et où il y a maintenant de petites maisons. Elle habitait la maison au coin de la rue Denière dont le terrain était bordé par une sente qui menait à la passerelle dite « en bois » ou « la petite passerelle ». Je vous situe bien ainsi le domicile de la chanteuse.

Celle-ci était mariée avec Victor Serventi, Grand Prix de Rome et excellent pianiste. Il était Chef de chant à l'Opéra et occasionnellement chef d'orchestre.

Suzanne Juyol était née le 1^{er} janvier 1920 à Paris. Elle fit ses études musicales et vocales au Conservatoire de Paris et en sortit bardée de diplômes.

Le public eut un choc en l'entendant débiter à l'Opéra, le 14 mars 1942, dans Margared du *Roi d'Ys*. Elle avait alors 22 ans et une grande voix dramatique, une présence en scène, une autorité.

Pour l'aguerrir au plateau de l'Opéra, on lui fit jouer « les utilités » c'est-à-dire les petits rôles. Mais un jour, la chanteuse qui devait incarner Pénélope tomba malade, et Suzanne Juyol qui avait appris le rôle la remplaça, faisant ainsi ses débuts en 1943. Elle chanta cette Pénélope avec Georges Jouatte et Paul Cabanel que je vous citerai tout à l'heure car il fut mon professeur de chant. Curieusement elle chanta Marguerite de *Faust* alors qu'elle était mezzo et commença à apprendre les grands rôles de Richard Wagner. C'était tôt, trop tôt peut-être, pour qu'elle chante ces rôles aussi larges, aussi importants.



Suzanne Juyol
dans le
Roi d'Ys

Suzanne Juyol - La Walkyrie



En 1946, on l'appela à l'Opéra-Comique où elle élargit son répertoire. Elle chanta Santuzza, Tosca, Charlotte de *Werther*. Elle alla souvent à Monte-Carlo où elle fut un temps la vedette. Son prestigieux partenaire fut souvent José Luccioni. Elle chanta Carmen et Werther avec lui. Elle joua également Kundry dans *Parsifal*. Et à 29 ans elle fut Isolde dans *Tristan et Isolde*. C'est elle qui créa *Antigone* de Honegger et *Sampiero corso* d'Henri Tomasi à Bordeaux.

L'Europe la demande. Elle y répond et multiplie les prises de rôle et les représentations. Négligeant un peu son régime, elle se laisse grossir et puis tout à coup elle maigrit trop vite. Même si elle chante Wagner, elle ne se résout pas à apprendre l'allemand. Elle avait une proposition pour chanter à Bayreuth mais à une condition, qu'elle apprenne l'allemand. Elle n'a jamais voulu apprendre cette langue, peut-être n'avait-elle pas de dispositions pour cela, et n'a donc pas fait la carrière internationale que l'on pouvait attendre.

Sa discographie officielle ne comporte que huit faces de 78 tours. Il y a heureusement quelques disques dits « pirates » qui ont capté Carmen et Werther.

Je ne sais pas si elle ne fait pas partie de ces grandes voix malmenées trop tôt. À 40 ans elle a mis fin à sa carrière et fermé définitivement le piano et la voix.

[Intermède musical : Suzanne Juyol : air de Margared : « *De tous côtés, j'aperçois dans la plaine* » du *Roi d'Ys* d'Édouard Lalo - Orchestre de l'Opéra de Paris sous la direction de Louis Fourestier]



Marguerite JOYE

Maintenant, je vais évoquer une autre chanteuse que j'ai bien connue et fréquentée pendant de nombreuses années et pourtant je ne pourrai pas m'étendre longuement sur sa biographie.

J'avais dix-sept ans lorsque j'ai pris ma première leçon de chant avec Marguerite Joye.

Des amis de ma mère, les Gitton, nous avaient donné son adresse à

Paris, Villa Dancourt. Marguerite Joye me reçut très gentiment, m'accompagnant au piano avec une autorité dénotant un caractère volontaire. Elle me proposa de prendre quelques leçons après lesquelles nous ferions le point sur mes possibilités, mon avenir.

Que savais-je d'elle ? Qu'elle avait étudié le piano et le chant au Conservatoire de Paris et qu'elle avait chanté le rôle de Carmen à l'Opéra-Comique.

Je savais aussi que, dès sa majorité, elle avait fui la maison familiale, entraînée par le mari de la modiste qui logeait à quelques maisons de celle de ses parents. Ils habitaient rue du Général de Gaulle, qui s'appelait à l'époque rue de Pontoise, dans la petite villa, impasse Voyer. Vous imaginez le scandale à Saint-Leu ! Elle quitta donc ses parents, le Conservatoire, où elle venait d'entrer en classe de chant, et même la France, puisqu'un paquebot allait emmener le nouveau couple en Amérique du sud. Nous n'en avons jamais parlé ensemble. Seul un petit programme imprimé sur un tissu jaune était punaisé dans son entrée et dessus elle s'appelait Margarita Alegria. C'était daté de 1927.

Éclairons la chronologie des faits d'après les documents que j'ai rassemblés :

Comme l'atteste la lettre datée du 10 novembre 1926 signée par Henri Rabaud, Directeur du Conservatoire à l'époque, Marguerite Joye a été reçue au Conservatoire de Paris en classe de chant le 3 mai 1927. Elle a chanté à Radio Tour Eiffel. À l'époque, c'était quelque chose de tout à fait rare.

Dès le 18 juillet 1927, on trouve un programme où elle est à l'affiche à Bogota en Colombie ; elle se produit ensuite chaque mois, soit au théâtre municipal, soit en attraction, toujours à Bogota, et aussi dans un salon de thé très chic où elle venait chanter ses petites mélodies.

On la retrouve en France dès le 8 juillet 1928, encore à Radio Tour Eiffel. Cette fois-ci elle garde le nom de Margarita Alegria.

Elle avait évidemment perdu sa place au Conservatoire puisqu'elle s'était sauvée.

Mlle Joye Conservatoire 3 juil. 1930 (coll. D. Marty)



Elle a à nouveau passé le concours et, en novembre 1928, elle est rentrée au Conservatoire dans la classe de Félix Vieuille. Il était le créateur d'Arkël dans *Pelléas et Mélisande* de Debussy. Je pense que le professeur qu'elle avait eu auparavant, était Hettich, mais entre-temps ce professeur avait été mis à la retraite ; elle lui avait gardé cependant beaucoup de reconnaissance et se référait tout le temps à lui.

Elle n'obtient aucune récompense au concours de fin d'année scolaire 1929. Il faut attendre celui de 1930 pour voir son nom figurer au palmarès (cf. illustration ci-contre). Cette année-là elle chante la 9ème symphonie de Beethoven et obtient un second prix de chant. Enfin, année favorable, elle obtient le premier prix de chant, le premier prix d'opéra et le 2ème prix d'opéra comique en 1931.

Le 31 juillet, elle participe à un Festival Henri Busser à Fontainebleau et au mois d'août elle signe son engagement à l'Opéra-comique.

Ses débuts auront lieu le 24 février 1932, dans le rôle de Carmen, rôle qui sera sa carte de visite et qu'elle chantera dans toute la France, en Belgique, en Algérie, en Tunisie.



**Marguerite Joye dans Carmen
Opéra Comique 24 fév. 1932
(Coll.D.Marty)**

À ce moment-là il y avait des théâtres qui fonctionnaient très bien dans ces pays.

Quel fut son répertoire ? Peu de rôles : Carmen, Mignon, Frasquita, Charlotte de Werther et, à partir de 1938, elle ajoute Butterfly, puis la Tosca, à ses prestations.

A-t-elle eu raison de sopranner ? Elle organisa sa vie de professeur pour laquelle elle accompagnait elle-même ses leçons car elle était vraiment très bonne pianiste.

Lorsque je l'ai connue, elle avait déjà eu quelques élèves, mais lorsque, après deux ans d'études, je suis entré au Conservatoire de Paris, cela lui a amené de nouveaux chanteurs. Mais c'est surtout lorsque j'ai obtenu le premier prix de chant que tout le conservatoire s'est précipité chez elle.

On croit toujours que c'est le professeur qui chante ! Elle a donc eu ensuite plusieurs élèves qui ont fait carrière et je peux les citer même si pour beaucoup cela ne dira pas grand-chose : Michèle Lebris, Jean Angot, Gustave Botiaux qui était un ténor extraordinaire, Rémy Corazzar, Robert Lamander. Ce sont des gens qui ont tous chanté à l'Opéra.

Lors de sa deuxième entrée au conservatoire, Marguerite Joye avait connu un charmant ténor qui s'appelait Louis Boularan, un ténor qui était auditeur, donc pas élève, dans la classe de chant du fameux Escalaïs ; il avait bénéficié tout de même de son enseignement bien que n'étant qu'auditeur. Celui-ci, qui voulait absolument épouser Marguerite n'avait pas de profession, pas de métier ; son futur beau-père l'a fait rentrer aux chemins de fer où il a fait une très belle carrière, tout en restant passionné pour le chant. De temps en temps, il donnait quelques conseils aux élèves de sa femme, et certains d'entre eux aimaient beaucoup travailler avec lui.



Mlle Marguerite JOYE

Ph. L. Roosen

Moi je l'ai bien connu. Ils reposent tous les deux au cimetière de Saint-Leu.

Voilà ce que je voulais vous dire aujourd'hui. J'espère que les différents mondes que j'ai voulu explorer ne vous auront pas lassés. Je vous propose de nous revoir dans quelques mois pour une deuxième séance avec d'autres personnages.

DANIEL MARTY





LE CHERCHEUR ET LA MINISTRE

Olivier Haenel

Les débats qui concernent la langue française sont souvent polémiques. Les médias s'en emparent un temps, les protagonistes se disputent, puis, une actualité chassant l'autre, le débat paraît rester en suspens, avant de sombrer dans l'oubli. Or, à l'écart du battage et des effets d'annonce, notre orthographe connaît des petites nouveautés, discrètes certes, mais c'est peut-être cette discrétion même qui en garantit la réussite. Deux exemples à l'appui de ce propos.

1) Battage et oubli

Au tournant de l'année 2008/2009, André Chervel, professeur de linguistique, chercheur associé au Service d'histoire de l'éducation, publiait *L'orthographe en crise à l'école. Et si l'histoire montrait le chemin ?*

Dans cet ouvrage, le chercheur faisait un constat que beaucoup partagent : la maîtrise de l'orthographe s'est considérablement dégradée au cours des dernières décennies. Cette dégradation, s'alarme-t-il, provoque une nouvelle forme de fracture sociale avec, d'un côté une élite détentrice du savoir et des bons codes, et de l'autre la foule des « mal-instruits », instaurant ainsi une nouvelle forme de discrimination.

Afin de remédier à cette chute du niveau, et considérant que le retour à une maîtrise convenable du code par la majorité de nos jeunes serait trop coûteuse en temps comme en moyens, nécessitant pour être pleinement efficace une refonte complète des horaires et des programmes au détriment d'autres matières considérées aujourd'hui comme indispensables, le chercheur y proposait une réforme radicale de l'orthographe.

Expliquant le prétendu échec des rectifications de 1990 par leur faible impact sur l'usage quotidien, il développait l'idée d'une simplification qui aurait touché aussi bien les pluriels des noms et adjectifs qui se seraient, à part quelques exceptions comme « paix » ou « gaz », terminés par l'unique s ; qui aurait également vu la suppression des lettres grecques h après un r ou un t ou y, de même que celle de nombreuses consonnes doubles.

On écrirait ainsi : des anima~~us~~ – une bicyclette – collèg~~e~~ – difficil~~e~~

Il est évident que de tels changements seraient bien plus visibles que les pauvres trémas de 1990.

Les réactions hostiles à ce projet n'ont pas tardé. Les boucliers se sont levés, la patrie déclarée en danger et cela, au-delà même des frontières de l'Hexagone. Ainsi, le quotidien suisse *Le Matin* publiait le 24 janvier 2009 un article qui faisait une large place aux détracteurs du projet.

Comme toujours, les arguments favorables à une orthographe complexe, truffée de pièges, s'appuyaient sur la nécessité pour l'apprenant de faire l'effort, de travailler, de se hausser au niveau des exigences de notre vénérable langue, sur l'intelligence d'une

orthographe dont les difficultés étaient le reflet de la subtilité d'une réflexion et qui bien entendu, témoignait de la lente maturation au cours de siècles de construction.

Un an après, force est de constater que la réforme Chervel est restée dans les tiroirs et riche d'y dormir pour un long moment. Le débat lui-même s'est éteint, balayé par une actualité qui n'a pas ménagé le citoyen, de crise en élections, de catastrophes en querelles scientifiques.

Pour autant, le français est une langue vivante, et, loin des idées révolutionnaires, il change sous nos yeux, sans que nous y soyons forcément attentifs. Ces changements s'opèrent par petites touches, dans les marges. Ils peuvent sembler peu de chose, mais comme l'exemple que je vais développer, ils marquent dans notre orthographe l'évolution de notre société.

2) Discrétion et application

Le mâle est jaloux de sa position dominante. La publication régulière de rapports nous rappelle combien les femmes sont mal traitées dans notre société, qu'il s'agisse de l'accession aux fonctions à hautes responsabilités ou du niveau des salaires.

S'agissant d'accorder nos pluriels, le masculin prime sur le féminin, nul ne l'ignore.

Pourtant, le genre, depuis quelques années, est un des domaines de renouveau dans notre langue, d'une manière contestable parfois, contestée sur certains points, et finalement, officielle et petit à petit acceptée.



Contestable d'abord. Le masculin était la forme généralement employée pour désigner un groupe mixte de personnes. Ainsi parlait-on des usagers du métro, des patients d'un médecin, des électeurs du 13^e arrondissement...Il arrivait parfois que certains de ces mots soient féminins comme « la clientèle de telle ou telle enseigne ». En employant ces mots, nul ne pensait que seuls des hommes prenaient le métro ou se rendaient chez le médecin. Quant aux élections, même si longtemps cela ne fut pas le cas, aujourd'hui nous savons que le corps électoral est mixte.

Or, depuis quelques années, dans les médias audiovisuels, journalistes, hommes politiques, directeurs de sociétés de transports et autres s'adressent aux électeurs et aux électrices, aux voyageurs et aux voyageuses...la liste ne connaît pas de limite. Lorsque le paléanthropologue parle des premiers hommes, devra-t-il désormais évoquer les premiers hommes et premières femmes ? On peut considérer cela comme abusif.

Répondre à un souci de parité des sexes est louable, mais ici, cela se heurte à une économie de la langue qui paraît raisonnable, d'autant que dès lors que l'on personnalise le propos, parmi les patients du docteur, nous trouvons madame Dupont, **patiente** prise en charge par la sécurité sociale.

Cette volonté démonstrative de marquer le respect dû à nos égales a trouvé du reste un contrepoint fâcheux avec la polémique suscitée par la féminisation de certains noms d'emplois ou de fonctions. Lorsque certaines femmes nouvellement nommées ministres ont voulu se faire désigner sous le titre de Madame **la** ministre, les défenseurs patentés de l'orthodoxie ont hissé le drapeau de la révolte, certains dénonçant une faute de grammaire injustifiable, d'autres proclamant que c'était dévaloriser le mérite de ces femmes que de changer le genre de la fonction pour

montrer qu'elle revenait à une femme.

Aujourd'hui, la question n'est pas tranchée, et chacune dit selon son souhait, Madame le/ la ministre, Madame la/le maire. Le temps, et le nombre de femmes titulaires de ces fonctions feront l'usage futur. Néanmoins l'évolution est en cours et marque certains noms d'emplois, de manière moins tapageuse mais peut-être plus définitive. Il est de plus en plus fréquent de trouver des « auteures », mot qui semble mieux intégré qu'écrivaine. À leur côté, on rencontre également désormais des professeurs, des procureurs et la liste devrait s'allonger naturellement. Ces nouvelles marques du féminin ont été introduites dans notre orthographe sans effet d'annonce, mais très officiellement, par des décrets de nomination à ces postes au Journal Officiel de la République.

Cette féminisation ne doit pas susciter de controverse inutile. Elle adapte notre langue aux réalités sociologiques de notre pays. Les femmes, et c'est heureux, sont plus nombreuses à accéder à des emplois de plus en plus diversifiés, dont certains furent longtemps occupés par les seuls hommes. Que la langue et l'orthographe prennent ces faits en compte est pleinement légitime.

Votre prochaine conférence

L’AFFAIRE SEZNEC par Denis SEZNEC **Samedi 18 décembre 2010 à 17h30- Foyer Clairefontaine -**

France Justice est l'association que Denis Seznec a créée en 1995 pour dénoncer les dysfonctionnements et les erreurs de la justice, en particulier en alertant les médias, sur des affaires qui « donnent froid dans le dos ». Elle compte aujourd'hui 1750 membres.

Denis Seznec vient à Saint-Leu le 18 décembre 2010 pour évoquer l’AFFAIRE et parler de son combat de quarante ans pour la réhabilitation de son grand-père et contre les erreurs de la justice. Il présentera aussi son dernier livre illustré de photos inédites du bagne et montrant les sévères conditions de détention appliquées aux condamnés.

Joseph Marie Guillaume Seznec, né en 1878, à Plomodiern, dans le Finistère, maître de scierie à Morlaix, a été reconnu coupable de faux en écriture privée et du meurtre de Pierre Quémeneur, conseiller général du Finistère, ce dernier ayant étrangement disparu dans la nuit du 25 au 26 mai 1923, durant un voyage d'affaires effectué de Bretagne à Paris en compagnie de Seznec. Le voyage de Quémeneur était, selon Seznec, lié à la vente à l'Union soviétique des stocks de voitures rétrocédés à la France par l'armée américaine après le premier conflit mondial. Cependant, même si plusieurs hypothèses plausibles peuvent être avancées quant à cette disparition, et bien que le corps n'ait jamais été retrouvé, seule celle du meurtre fut retenue. Étant la dernière personne à avoir vu Quémeneur vivant, Seznec devint le principal suspect : il fut arrêté, inculpé et incarcéré.

Son procès, au cours duquel près de 120 témoins furent entendus, dura huit jours et prit fin le 4 novembre 1924. Seznec fut alors reconnu coupable, mais, la préméditation étant écartée, il fut condamné aux travaux forcés à perpétuité alors que l'avocat général avait requis la peine de mort. Il fut ensuite conduit au camp de la Transportation de Saint-Laurent-du-Maroni en 1927, puis transféré au bagne des Îles du Salut en Guyane française en 1928.

Bénéficiant d'une remise de peine en mai 1947, il rentra en métropole l'année suivante. En 1953, à Paris, il fut renversé par une camionnette qui prit la fuite. Retrouvé, son chauffeur prétendit qu'il n'avait rien vu. Seznec mourut le 13 février 1954 des suites de ses blessures.

CALENDRIER DES CONFERENCES 2010-2011

Date et heure	Conférence	Lieu
Samedi 18 décembre 2010 à 17h30	<i>L'affaire Seznec</i> Denis Seznec	Espace Clairefontaine 23 avenue de la Gare Saint-Leu- la-Forêt
Samedi 8 janvier 2011 à 17h	<i>Turquie : cascades de civilisations</i> Paul Salih Gelegen	Espace Clairefontaine 23 avenue de la Gare Saint-Leu- la-Forêt)
Samedi 15 janvier 2011 à 17h	<i>Turquie : croisée des chemins entre Orient et Occident</i> Paul Salih Gelegen	Espace Clairefontaine 23 avenue de la Gare Saint-Leu- la-Forêt
Samedi 5 février 2011 A 17h	<i>Autour du thriller</i> Un écrivain St Loupien Gilles Legardinier	Maison Consulaire
Samedi 5 mars 2011 A 17h	<i>Art brut et folie</i> Philippe Godin	Espace Clairefontaine 23 avenue de la Gare Saint-Leu- la-Forêt
Samedi 26 mars 2011 A 17h	<i>Visite des passages couverts de Paris rdv sur place 17h</i> Jean Paul Blanchard	Passage Verdeau , puis passage Jouffroy , passage des Panoramas , Galerie Colbert , Galerie Vivienne , pour s'achever au Palais Royal . Durée : 1h 30 à 2h.
Samedi 9 avril 2011 A 17h	<i>Voyage au Zanskar</i> Michel Rosenthal	Espace Clairefontaine 23 avenue de la Gare Saint-Leu- la-Forêt



Renseignements et réservations : 0139605211 /0674364439

Email : tardifgerard@yahoo.fr

**Correspondance : Amis de la Bibliothèque municipale Albert Cohen
4 avenue de la Gare 95320 Saint-Leu-la Forêt**

PRENEZ DATE

REJOIGNEZ- NOUS ...

NOUS SERONS HEUREUX DE VOUS ACCUEILLIR

CARNET DE RENDEZ-VOUS

**REPAS DE FIN D'ANNEE DES AMIS DE LA BIBLIOTHEQUE
ALBERT COHEN ...**

SAMEDI 18 DECEMBRE 2010

**Espace Clairefontaine
23 avenue de la Gare - Saint-Leu-la-Forêt**

A l'issue de la dernière conférence de cette année 2010, les Amis de la bibliothèque se retrouveront autour d'un repas amical et festif !

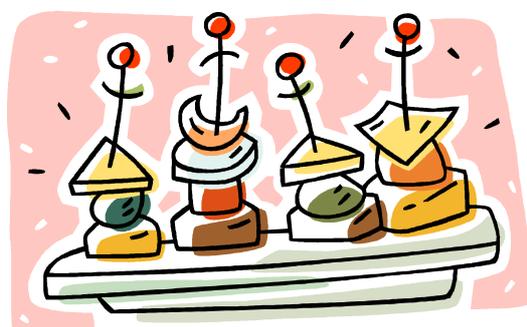
Si vous souhaitez participer à ce repas merci de vous inscrire auprès de :

Gilbert Saliège : gilbert.saliege@orange.fr

T. 01 34 18 05 30

Avant le 16 décembre 2010

Participation : 10 euros par personne tout compris !



**L'ASSEMBLEE GENERALE DES AMIS DE LA BIBLIOTHEQUE
ALBERT COHEN SE DEROULERA**

LE SAMEDI 29 JANVIER 2011

A 16 H 00

SALLE A

rue Emile Bonnet (sous l'école Cadet Roussel)

95 Saint-Leu-la Forêt